[illegible] IX de la Fraternité Polaire

NUMÉROS 3 et 4



CAHIERS DE LA FRATERNITÉ POLAIRE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

JUILLET-AOUT et SEPTEMBRE-OCTOBRE 1938

ABONNEMENTS ANNUELS		
	France et Colonies	33 fr.
	Union postale	36 fr.

Adresser la correspondance au

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL DE LA FRATERNITÉ POLAIRE, 36, Avenue Junot, PARIS (18e)

C. C. POSTAUX : PARIS 1951-85.



CAHIERS DE LA FRATERNITÉ POLAIRE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

JUILLET-AOUT et SEPTEMBRE-OCTOBRE 1938

ABONNEMENTS ANNUELS	France et Colonies	33 fr.
	Union postale	36 fr.

Adresser la correspondance au
SECRÉTARIAT GÉNÉRAL DE LA FRATERNITÉ POLAIRE 36, Avenue Junot, PARIS 18me

C. C. POSTAUX : PARIS 1951-85.

RÈGLE POLAIRE

I. - Le Groupe Polaire a pour but suprême la Fraternité Universelle. Il est essentiellement adogmatique et apolitique.

II. - La Fraternité Polaire est établie au-dessus de toute passion religieuse, politique ou sociale. Les mots « Frère » et « Sœur » doivent véritablement correspondre à un état d'âme.

III. - La Fraternité Polaire ne peut servir de tremplin à aucune ambition personnelle. Un Polaire ne doit jamais oublier qu'il a des devoirs à remplir envers ses Sœurs et Frères, et non point des droits égoïstes à faire valoir puisque, seuls, les besoins de ses frères les hommes constituent pour lui un droit sacré.

IV. - Le Polaire doit mettre la fraternité en pratique par un sacrifice constant, c'est-à-dire par une lutte continuelle contre son propre égoïsme. Il doit préparer les mentalités pour l'application du principe Polaire, posant formellement qu'un minimum doit être assuré à chaque homme pour lui garantir la possibilité de vivre son existence terrestre. Ce minimum doit être un droit et non une charité.

V. - La Vérité étant dans l'Esprit de la Fraternité Pure, les Polaires doivent porter la Lumière là où sont les Ténèbres de l'Egoïsme. Ils doivent porter la parole fraternelle de consolation là où est la douleur.

VI. - Le Polaire doit mener une vie sobre, moralement saine. Il doit respecter la Femme. Il doit aide et protection à l'Enfant.

VII. - Le Polaire ne doit pas oublier que les animaux sont ses frères inférieurs.

VIII. - Le devoir absolu du Polaire est d'aider à la propagation de l'Idée Polaire par la pensée, par la parole, par l'action.

IX. - La Fraternité Polaire est contre toute violence. Elle veut la Paix sur terre sous le signe de la Justice pour tous les peuples, car les Polaires sont non seulement les fils affectueux du pays où ils sont nés, mais ils sont aussi les Citoyens du Monde.

An IX de la Fraternité Polaire. Numéros 3 et 4

LES CAHIERS
DE LA
FRATERNITÉ POLAIRE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

JUILLET-AOUT ET SEPTEMBRE-OCTOBRE 1938

—•—

La Fraternité Polaire est essentiellement adogmatique.
Elle ne saurait donc prendre parti pour ou contre les idées et théories développées dans les articles publiés dans ces Cahiers, articles dont les auteurs gardent l'entière responsabilité.

La Fraternité Polaire

prend ce nom du fait que, de tout temps, la Montagne Sacrée, c'est-à-dire l'emplacement symbolique des Centres Initiatiques, a toujours été qualifiée de « polaire » par les différentes traditions. Et il se peut fort bien que cette Montagne ait été réellement « polaire » au sens géographique du mot — puisqu'il est affirmé partout que la Tradition boréale — ou Tradition Primordiale, source de toutes les Traditions, — eut tout d'abord son siège dans les régions hyperboréennes.

Adresser la correspondance au
SECRETARIAT GENERAL DE LA FRATERNITE POLAIRE
36, Avenue Junot, Paris (18e)
C.C. Postaux : Paris 1951-55

A NOS AMIS, A NOS FRÈRES

●

Une fois de plus, nous voici parvenus à cette saison d'été durant laquelle chacun prend — ou est censé prendre — quelques vacances. En tout cas, c'est assurément une période plus reposante pour tous. Même dans les grandes villes, l'activité fiévreuse fait place à plus de calme, l'air semble plus léger, l'ambiance est moins déprimante, et ce tout assemblé offre une meilleure possibilité de recueillement pour ceux qui demeurent.

Dans ces conditions, cette période offre vraiment une occasion favorable de penser, lire et méditer davantage. Elle doit donc être mise à profit par chacun de nous pour noter les résultats des causeries, lectures, méditations ou, simplement, du cours des pensées durant ce temps de trêve.

Nos Cahiers, qui sont notre bien et comme la terre physique que creusent nos idées pour y jeter le bon grain de l'Esprit d'Amour, recevraient bien volontiers ces nouvelles semailles qui porteraient du fruit pour tous.

J'en aurais moi-même grande joie, et je vous demande, chers Amis, chers Frères et Sœurs, de m'envoyer pour les prochains Cahiers (ceux de novembre) une ample provision de tous les aperçus que vous pourrez avoir, la liste des sujets étant inépuisable dans notre Fraternité sans limites.

Nous sommes des optimistes, notre foi, notre enthousiasme, nous mettent à l'abri de tout autre jugement ; c'est pourquoi nous pouvons dire avec sérénité, et sans troubler personne, uniquement pour marquer la chose : « Qui sait si l'année prochaine, et sous cette forme, nos Cahiers pourront encore paraître ? » De plus grands événements — prévus depuis longtemps — pourraient en modifier le cours ; j'en ai d'ailleurs déjà parlé.

Ainsi, pendant qu'il en est temps, laissez s'inscrire dans les pages de notre cher Bulletin le reflet de vos pensées, de vos âmes et de vos cœurs, comme un vivant rayon d'amour fraternel qui viendra éclairer et adoucir les Temps prochains.

LE DIRECTEUR DES CAHIERS.

EN MARGE DU MILLÉNAIRE DE GERBERT D'AURILLAC

SYLVESTRE II, «LE PAPE MAGICIEN»

●

La ville d'Aurillac, le Cantal, la France et, dans une certaine mesure, le monde entier, viennent de fêter le millénaire du petit pâtre auvergnat, Gerbert, devenu Pape sous le nom de Sylvestre II.

Ce premier Pape français fut le prodige de son siècle ; il éblouit ses contemporains par son immense science, sa sagesse, ses vues politiques, son action vaste et d'une portée extraordinaire.

Né en 938, il passa sa première enfance à garder les troupeaux ; remarqué à cause de son intelligence par les moines du monastère de Saint-Géraud, à Aurillac, il ne tarda pas à revêtir l'habit bénédictin et à étonner ses confrères et ses supérieurs par ses dons exceptionnels. Il était si savant qu'on le considéra bientôt comme la meilleure intelligence de son époque.

Il se connaissait en toutes choses : théologie, saintes écritures, histoire, musique, physique, chimie, mathématiques. Il fit adopter le système décimal et introduisit le zéro en arithmétique, en 1003, non sans contraste de la part d'autres savants qui ne voulaient pas admettre ce signe — réputé « sans valeur » — parmi les autres nombres. Il inventa les horloges et les orgues hydrauliques, qui jouaient grâce à la vapeur d'eau bouillante (il s'acquit ainsi le surnom, entre autres, de « musicus », le musicien). Il fabriqua une machine à calculer ; il soutint, le premier, que la terre est sphérique.

Cet immense bagage de science, dans un siècle tel que le sien, ne pouvait être expliqué sans intervention diabolique. Gerbert fut, dans la suite et dans l'imagination populaire, l'allié du diable, celui qui avait vendu son âme au malin pour tout obtenir de lui. Ainsi expliquait-on sa science extraordinaire ; ainsi expliquait-on la prodigieuse

ascension de l'humble petit berger auvergnat qui, de sa misérable chaumière natale, parvint jusqu'au trône de Saint-Pierre et exerça une très grande influence sur toutes les monarchies de l'époque.

Quand il était encore simple moine à Aurillac, en 967, le comte de Barcelone, Ramon Borel, venu visiter le monastère, demanda et obtint d'emmener, dans sa suite, le jeune prodige qu'il conduisit en Catalogne. Assoiffé de science, Gerbert ne vécut pas oisif en Espagne, à la cour de son protecteur : il étudia à Séville où il puisa les doctrines scientifiques des arabes, et c'est sans doute à ce moment qu'il fut initié à la chimie et à la physique ; sans doute rêva-t-il, lui aussi, de trouver la pierre philosophale, problème qui hantait l'esprit des savants alchimistes du Moyen Age. Il put consulter nombre de manuscrits, apprendre des mystères ignorés, augmenter ses connaissances. Il est certain qu'il devint aussi astronome et qu'il inventa, six siècles avant Galilée, une sorte de télescope rudimentaire (dépourvu toutefois de lentilles), au moyen duquel il aimait contempler les étoiles et en admirer la différente splendeur.

En 970, Ramon Borel emmena son jeune protégé à Rome et le présenta au Pape Jean XIII. Il sut bien plaider la cause de son favori, car le Souverain Pontife le présenta à son tour à l'empereur Othon-le-Grand, maître du Saint Empire Romain. L'empereur commença par envoyer Gerbert à Reims, en qualité de « scolastre » (de professeur, dirions-nous aujourd'hui) à l'Ecole supérieure de l'archevêché. Sa renommée grandissait toujours et il ne tarda pas à succéder à l'archevêque de Reims, un des plus puissants seigneurs ecclésiastiques de l'époque.

Il ne resta cependant pas longtemps en Champagne, car le voilà, en qualité de jurisconsulte, attaché à la suite du jeune empereur Othon III, un enfant entouré d'une sorte de conseil de régence, où Gerbert avait une part des plus importantes. Comme récompense des services rendus à la cause de l'empereur, il fut promu à l'archevêché de Ravenne, qui avait été la capitale de l'Empire Romain de la décadence et qui gardait toujours une importance de premier plan.

Sa célébrité étant devenue universelle, les cardinaux, réunis en conclave après la mort de Grégoire V (pape allemand, neveu et cousin des empereurs germaniques), élurent le savant français au siège de Saint-Pierre ; il était d'ailleurs lié d'amitié avec son prédécesseur qui l'avait nommé à l'archevêché de Ravenne, promu au rang de métropolite, lui donnant juridiction temporelle sur la ville et sur le comté de Comacchio, avec le droit de frapper monnaie.

Souverain Pontife, Sylvestre II (c'est le nom choisi par Gerbert en ceignant la tiare), donna preuve d'une clairvoyance politique de premier plan. Étant encore à Ravenne, il avait eu moyen de s'occuper des affaires de la Hongrie qui était sollicitée, à la fois, par l'empereur d'Orient et l'empereur Germanique, et ne désirait nullement fusionner avec l'une ou l'autre de ces deux puissances, également dangereuses pour son indépendance.

Le chef de la Hongrie était Etienne, qui venait de se convertir et d'épouser Gisèle de Bavière. Une fois Pape, Sylvestre, qui tenait à l'indépendance absolue de la Hongrie et ne voulait pas que Byzance étendît son pouvoir néfaste dans la vallée danubienne, donna à Etienne le titre de roi, ce qui le faisait égal au roi de France qui n'était vassal, ni de l'empereur germanique, ni de celui de Constantinople. Ce fut assurément le geste le plus important dans la politique de l'époque, plus important encore que l'autre : la fondation de la dynastie capétienne en France, dont il a aussi le mérite, puisqu'il contribua, pour une large part, à établir sur le trône Hugues Capet contre les péripéties de Charles de Lorraine, oncle du dernier roi carolingien.

Le péril de l'Islam l'inquiétait ; la fondation du royaume magyar, rempart contre les invasions musulmanes en Europe, ne lui suffisait pas : il songea à un moyen plus puissant pour briser l'audace et le terrible élan des fidèles de Mahomet. Il eut l'idée et prêcha les « Croisades », qui, pendant des siècles, tiendront la chrétienté dans une continuelle tension, rapprocheront l'Occident de l'Orient, introduiront une nouvelle culture en Europe, serviront

d'exutoire à l'esprit belliqueux des gens du Moyen Age, empêchant des guerres entre les peuples chrétiens.

Ces graves affaires ne détournaient pas le savant de ses études : il composa des traités de théologie, de mathématiques, d'astronomie. Sylvestre II a été le seul pape qui s'est occupé de cette dernière science ; on dit que, la nuit, du haut d'une des tours du Latran (alors résidence des Souverains Pontifes) il observait les étoiles pour en étudier ensuite le cours sur une sphère qu'il avait fabriquée lui-même.

Les esprits bornés de l'époque l'accusèrent de sorcellerie ; et cette réputation le poursuivra pendant tout le Moyen Age, alors que ses contemporains les plus éminents n'ont fait que rendre justice à son génie, à l'éclat de son intelligence, à sa personnalité unique. Voilà le récit de sa mort, tel que nous l'avons dans une recension tardive du XV[e] siècle, alors que la légende s'était formée dès la fin du XI[e] siècle :

« Ayant été fait pape, il demanda au diable combien il resterait sur le trône et il en eut en réponse qu'il y resterait jusqu'au jour où il dirait la messe à « Jérusalem ». Sylvestre fut infiniment heureux de cette promesse, puisqu'il n'avait aucune intention de traverser la mer et faire le voyage de Palestine ; mais, pendant le carême, il s'en alla dire sa messe à l'église Sainte-Croix-en-Jérusalem, près du Latran ; il entendit soudain un grand bruit fait par les démons. Il comprit que le malin l'avait joué en équivoquant sur le mot « Jérusalem », et que l'heure de sa mort était arrivée. Il soupira et il geignit. Mais, bien qu'il fut si grand scélérat, il ne désespéra pas de la miséricorde de Dieu et il révéla à tout le monde son péché, en ordonnant qu'on lui trancha tous les membres de son corps avec lesquels il avait servi le démon.

« Son corps mutilé aurait dû être ensuite posé sur un char et enseveli à l'endroit où l'attelage se serait arrêté de lui-même. Tout se passa ainsi ; le char s'arrêta à côté de la résidence papale du Latran, ce qui fut interprété comme signe du pardon obtenu et son tombeau fut creusé dans la basilique.

« Son tombeau donne le présage de la mort du pape, soit par le bruit que font ses ossements, soit par la sueur qui transpire du marbre, comme il est écrit sur le même tombeau. »

L'étrange phénomène du bruit que feraient les ossements à l'approche de la mort d'un Souverain Pontife est, en effet, confirmé par l'inscription que l'on voit encore au-dessus de son tombeau, à Saint-Jean de Latran, et qui fut composée par le troisième successeur de Sylvestre (Serge IV) en 1010, ce qui donne un certain fondement à la légende. Dans cette inscription, on ne fait pas allusion aux goutelettes qui auraient transpiré de la pierre tombale de Sylvestre II ; par contre, ce prodige a été relaté par plusieurs historiens dignes de foi, par exemple, par Jean Diacre, qui l'a vu de ses propres yeux et a bien remarqué que cette sorte de transpiration du marbre se produisait même par un temps bien sec, et sans que les autres monuments proches du tombeau fussent humides.

En 1648, lors de certaines réparations dans la basilique, le tombeau de Sylvestre II fut ouvert ; au grand émerveillement des personnes présentes, qui nous en ont laissé une ample documentation, on trouva le cadavre parfaitement conservé, revêtu des ornements pontificaux, la tiare sur la tête ; après quelques minutes, au contact de l'air, tout fut dissout, à l'exception d'une croix en argent et de l'anneau pontifical, tandis qu'un parfum suave sortait du cercueil.

La renommée de ce grand pape français ne fit que s'accroître dans les siècles successifs, et il fut reconnu comme l'un des plus savants Pontifes de l'Eglise dont l'action a rayonné à travers les âges, lui assurant une double gloire que l'Histoire contemporaine ne peut que ratifier.

Enrico CONTARDI-RHODIO.
(Rome, Italie)

●

A CŒUR OUVERT [1]

« ... Resserrons toujours plus les liens qui nous unissent à notre chère Fraternité Polaire, et que celle-ci ne soit pas pour nous un vain mot. Je me sens si heureuse en pensant à elle que je veux me rendre digne de plus en plus.

« Au milieu de la perversité des temps présents, quel baume pour le cœur de se sentir aimés avec désintéressement et d'un amour qui dépasse les limites de la terre. A notre tour, rendons en échange le même attachement afin de mériter l'infinie bonté de Celui qui veut un jour nous convier tous à « l'Universel Banquet ». Qu'il fait bon se sentir ainsi soutenus en esprit par ceux qui sont frères et sœurs en cet esprit, et quel honneur le Seigneur nous fait à tous ! Aussi, puissions-nous ensemble progresser sans cesse dans sa « connaissance et dans son amour ».

« En présence de la gravité des événements, comment ne nous réunirions-nous pas spirituellement plus que jamais, et que sont nos ennuis personnels comparés aux grands événements qui se déroulent et se dérouleront ! Combien nous faut-il être attentifs, obéissants, vigilants, remplis de foi et d'amour !

« J'ai relu la dernière communication des Sages. Quel bienfait nous apportent ces Paroles ! Par elles notre foi se change en vue. Que Dieu multiplie nos forces au fur et à mesure de nos besoins, qu'Il nous inspire et nous éclaire. Il le fait par l'intermédiaire des Maîtres qui veillent sur nous et cette assurance est un réconfort pour chacun. A nous de devenir encore plus fidèles, plus croyants, plus dévoués ; que les oreilles de nos cœurs, par un exercice toujours plus développé, perçoivent les ordres, l'amour, la force, tout ce qui vient de nos Maîtres vénérés.

« Comment ne pas être attristés quand on pense à tout ce que pourrait faire cette force si l'hostilité était remplacée par l'union, la concorde, la compréhension réciproques !... Pour ma part, je voudrais en moi plus de foi, plus d'esprit de prière, et porter en l'âme, pour la répandre, cette « bonne odeur de Christ » qui rayonne et parfume...

« Quand je descends en moi, quelle pauvreté spirituelle !... Et cependant je sens que l'Ineffable me soutient, qu'il m'aime malgré tout, et que telle que je suis, je dois le glorifier. Qu'il me rende sévère envers moi-même et d'une grande indulgence pour tous ;

(1) Extrait du courrier d'une Sœur de province.

ceci m'est parfois difficile, mais je lutte dans ce sens. Je lutte pour aimer toujours davantage cette pauvre humanité, pour l'aimer d'un cœur ardent et sincère en accomplissement de la loi sublime. Puisse le Dieu d'amour nous maintenir et nous fortifier tous dans cet état, et que cet état soit aussi le mien, totalement.

« Cette lutte contre nous-mêmes est terrible et nous laisse souvent bien tristes ! Quel peu de progrès nous faisons et quels imparfaits instruments nous sommes. Que la lumière d'en-haut pénètre donc nos esprits si pleins de ténèbres, et que notre Etoile indique au monde la bonne voie de la fraternité, de la justice et de la paix, nous avons tellement besoin d'aide !

« Je me souviens, au début de l'Œuvre, combien nos cœurs étaient avides de mieux comprendre. Aujourd'hui nous avons compris qu'il faut agir et nous nous sommes mis au travail — chacun dans la mesure de ses ressources — élargissant de plus en plus le cercle de notre action pour ne voir devant nous que l'universel.

« Aussi quel bonheur d'être Polaires ! Je demande à Dieu de bénir notre activité à tous afin que nul ne faiblisse dans l'accomplissement de sa tâche. Servir ! Quel honneur le Père nous fait de « travailler dans sa vigne », mais n'est-ce point là notre joie, et ne lui demandons-nous pas de faire fructifier ce labeur fraternel, non pour notre gloire, mais pour la sienne !

« Les bénédictions du Tout-Puissant retomberont sur ses enfants pour les instruire, les guider, les sanctifier, les relever, les sauver. Il renouvellera nos forces et nos fois seront plus vivantes ; abandonnons-nous sans réserve à sa lumière et à son amour, jamais ils ne nous décevront, nous pouvons compter sans crainte sur le secours de Celui qui jamais ne sommeille.

« Puissent les Sages nous conduire d'une façon toujours plus éclatante, et que ce soutien extraordinaire, réservé à l'élite des croyants, nous donne chaque jour une énergie plus grande. Quel privilège ! mais aussi quelle responsabilité ! Comprenons-le toujours mieux afin de pouvoir nous écrier à notre tour : « Malheur à moi si je ne prophétise ! »

« Soyons sans cesse animés nous, Polaires, d'un saint zèle, débordant, intelligent, réel ; puisque nous attendons beaucoup, nous devons recevoir beaucoup. Prions le Très-Haut d'ouvrir nos yeux au secours qu'Il nous envoie et que nous ne savons pas toujours saisir, et croyons de tout cœur que « toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu », puis, reprenons courage... »

M. V.

LES ÉGRÉGORES

●

Le but de ce petit travail est d'approfondir plus ou moins la question des Egrégores, car il est de toute importance que les Polaires connaissent bien les possibilités que leur offrent ces forces invisibles.

Nous avons pensé qu'il serait utile de donner les explications et les opinions d'occultistes compétents en la matière, et avons puisé avant tout dans les ouvrages du Dr F. Rozier, et de Stanislas de Guaita. Nous citons copieusement ces deux auteurs.

Nous avons rencontré certaines difficultés en ce qui concerne les termes, les divers occultistes n'utilisant pas toujours le même vocabulaire ; ainsi le mot « larve ». Or, on ne peut expliquer les Egrégores sans parler d'abord des larves. Mais tandis que certains occultistes — Stanislas de Guaita entre autres — leur donnent un sens exclusivement péjoratif, tel n'est point le cas pour d'autres.

Selon le Rr Rozier, la larve est un petit être éphémère créé par la pensée ou la parole, et dont la vitalité dépend de l'intensité avec laquelle elle a été émise. De même que l'homme émet des pensées, des paroles bonnes ou mauvaises, de même les larves peuvent être bénéficientes ou maléficientes.

Nous ne cessons de créer inconsciemment de ces petites entités invisibles, la plupart dissoutes aussitôt qu'émises parce que provenant de pensées ou de paroles sans importance. « Mais si elles proviennent de paroles sérieuses, leur vitalité est plus grande ; quand la parole a l'importance qui lui donne droit à la dénomination du Verbe, leur vitalité est considérable. »

C'est donc nous-mêmes qui créons notre ambiance, notre entourage invisible.

Si la pensée ou la parole est destinée à autrui, elle va, sitôt émise, exercer sur le destinataire son action bonne ou mauvaise. « Selon sa puissance, elle (la larve) est résorbée ou se nourrit aux dépens de son bénéficiaire ou de sa victime, s'entretient ainsi et produit des résultats divers : impulsions, maladies, etc. » Il est évident que le résultat est proportionnel à l'intensité de la pensée projetée.

Il faut bien distinguer entre la pensée consciente et la pensée

inconsciente. On peut créer des habitudes nouvelles par l'émission consciente de pensée (aidées par la parole) qui peupleront notre entourage invisible des forces que nous désirons acquérir.

Le magicien (noir), et le Mage, sont de véritables créateurs conscients, générant des puissances respectivement maléfiques ou bénéfiques, par la force de la pensée et de la parole. Mais, dans ces cas spéciaux, le produit de la volonté fusionne avec un « élemental », qui en fait un « être parfaitement défini ».

Sans être émise par un Mage ou un magicien, la pensée peut avoir une puissance considérable. Ainsi, par exemple, dans une prière ardente. L'entité créée dans un sentiment d'amour et d'altruisme agira auprès du bénéficiaire comme une protection vivante, dont la durée et l'intensité dépendront de la force de l'émission. Celui qui a la foi ajoute à sa parole un dynamisme puissant, puisque « la foi est la substance des choses qu'on espère, l'évidence de celles qu'on ne voit pas ». L'évidence ! La chose espérée devient pour lui une substance évidente, donc une réalité qu'il « voit ».

Faut-il parler ici du « choc en retour », frappant celui qui a projeté de mauvaises pensées et voulu du mal à autrui ? La chose n'est que trop connue, et il est malheureusement certain qu'on peut nuire à autrui par la pensée et la parole. Mais il suffit généralement que la « victime » soit protégée par une entité invisible ou par les sentiments qu'elle rayonne, et qui lui font un bouclier, pour que le mal ne puisse l'atteindre et revienne frapper son générateur. Il ne peut être que favorable pour soi-même de créer par la pensée de petits êtres bénéficients à l'adresse d'autrui : il est toujours dangereux d'en créer de maléficients. Ceux qui ont lu « L'Inde Secrète », de Brunton, se rappelleront la scène d'envoûtement dans laquelle un magicien est chargé de tuer un jeune homme au moyen de sa magie. Le jeune homme ayant connu le danger que le menaçait, s'adresse à un Sage qui lui indique le moyen de se protéger. Il est sauvé, mais le magicien est frappé à mort.

Il existe donc plusieurs sortes de larves, voire même un très grand nombre. Pour simplifier, contentons-nous de les classer comme suit : celles qui, créées inconsciemment, n'ont pas de vitalité et se résorbent presque immédiatement ; celles qui, engendrées consciemment, vivront et agiront selon la pensée émise ; celles qui, émises avec force et volonté, s'associent à un élémental et peuvent devenir puissantes.

« Engendrées de l'aveugle instinct ou de la passion déréglée, les Larves n'ont point de consistance ontologique ; par contre les êtres, produits de la libre intelligence et de la volonté réfléchie, possè-

dent une substance psychique — bonne ou mauvaise — et sont sujets à mener une vie propre, en se combinant avec un élémental. » (Stan. de G.)

Disons cependant qu'il serait faux de sous-estimer la valeur des larves produites inconsciemment. Prenez par exemple un être inquiet, craintif, déprimé, broyant sans cesse du noir. Ses pensées inconscientes seront résorbées rapidement, sans doute. Mais comme il ne cesse d'en créer de nouvelles, innombrables, il vit dans une atmosphère alourdie, obscurcie, empoisonnée. Il semble impossible que rien d'heureux puisse arriver jusqu'à ce malheureux et que rien puisse lui réussir. Pour se débarrasser de cette « obsession », il lui faudrait devenir conscient de sa cause et, par un acte de volonté, émettre des pensées et des paroles d'ordre opposé.

Nous avons jusqu'ici parlé des larves engendrées par un seul individu. Prenons maintenant un groupe de personnes travaillant dans le même ordre d'idées. Cela peut être un parti politique, une congrégation religieuse, une secte, une Fraternité, une Société secrète, etc. ; cela peut être une nation tout entière.

Appelons entité collective cette réunion de larves générées par une collectivité.

« C'est une puissance sérieuse avec laquelle on est obligé de compter. Elle participe à la pensée, à la volonté et à la force de chacun de ses générateurs, auxquels elle reste liée et chez lesquels elle prend sa nourriture. Elle rayonne ensuite au loin et agit sur le monde extérieur à la manière d'une collection de larves. Par son moyen, on peut obtenir des résultats sérieux.

... « Enfin, si à cette entité collective vient s'adjoindre un Esprit puissant qui la dirige et qui attire en elle un surcroît de matière invisible et de force, elle devient un Egrégore. Sa puissance est beaucoup plus grande ; elle est proportionnelle à celle de l'Esprit directeur, au nombre des générateurs et à leur énergie.

« Il y a deux sortes d'Egrégores : les Egrégores ascendants ou provoqués par les hommes, les Egrégores descendants ou provoqués par les Esprits eux-mêmes.

« Pour les Egrégores ascendants, les hommes se réunissent, forment entre eux un élémental kama-manasique collectif, et commencent à marcher sous son impulsion. Quelquefois ils demandent l'aide d'une puissance invisible, c'est ce qu'on appelle un « sub invocatione » ; d'autres fois une puissance invisible, sans y avoir été invitée, trouve l'entreprise à son goût et vient s'y associer.

« Dans le cas de « sub invocatione », la puissance invoquée

vient ou ne vient pas apporter son concours. Si l'entreprise est mal conçue, n'a aucune valeur, s'applique à des choses sans importance d'aucune sorte, aucune puissance ne vient ; l'élémental collectif reste à l'état d'élémental et finit par se dissoudre et disparaître. C'est un ovule qui n'est pas fécondé et qui peut après avoir produit quelques effets plutôt mauvais. Si l'entreprise agrée à la puissance invoquée, elle vient à l'appel et féconde l'ovule. Elle dirige alors les opérations et tout marche à souhait. Si enfin l'entreprise ne plaît pas à la puissance invoquée, mais plaît à une autre puissance, c'est cette dernière qui vient et fait marcher l'entreprise, quelquefois dans un tout autre sens que celui pour lequel avait été formée l'entité collective. On peut avoir ainsi bien des mécomptes.

« Souvent les hommes s'associent pour une entreprise et ne pensent même pas à demander l'aide de l'invisible. Il se forme alors, même à leur insu, une entité collective à l'aide de laquelle ils peuvent marcher et réussir. Mais il arrive quelquefois qu'une puissance sur laquelle on ne compte pas, vient s'y adjoindre sans avoir été invitée. Cela peut être une puissance sympathique à l'entreprise, et alors tout marchera bien ; mais cela peut être une puissance adverse qui, alors, embrouille les choses, donne de mauvaises directions, suscite des traîtres et fait manquer l'entreprise.

« C'est ainsi qu'il arrive qu'une entreprise réussit bien, marche avec succès pendant un certain temps, puis se met à péricliter sans qu'on puisse savoir pourquoi. Cette entreprise gêne un autre groupe ou excite sa jalousie. Ce groupe se trouve sous la direction d'un Egrégore qui veille et signale le danger ou la proie à saisir. Une puissance déléguée vient profiter de ce que l'entité collective redoutée ou convoitée n'est pas égrégorisée et s'empare de la place vacante, où elle exécute son œuvre dissolvante.

« La même chose peut arriver si l'entité collective, sans gêner personne sur le plan physique, gêne pourtant une puissance invisible.

« Cela constitue un danger pour toutes les entreprises qui n'ont pas été mises sous une protection quelconque.

« Pour les Egrégores descendants, les Esprits viennent eux-mêmes solliciter les hommes à se grouper pour former leur base d'appui sur le plan physique. Généralement la puissance qui veut exercer une action parmi les hommes cherche un homme qui puisse lui être dévoué ; quand elle l'a trouvé, elle le dirige et lui donne les moyens de grouper les adhérents pour leur faire créer l'entité collective qu'elle viendra ensuite féconder.

« Il y a, parmi tous ces types, des Egrégores minimes d'une

puissance bien limitée ; il y en a d'une grande puissance, quelques-uns même d'une puissance formidable.

« Les larves simples peuvent elles-mêmes, dans certaines circonstances, dans les sortilèges par exemple, devenir des sortes d'Egrégores minuscules par l'adjonction d'esprits élémentaires, relativement peu puissants, mais capables pourtant de communiquer à la larve une efficacité souvent redoutable. Ces sortes d'esprits sont esclaves de leurs maîtres, c'est-à-dire de ceux qui leur ont fourni les moyens de vivre dans les plans inférieurs et dans la partie éthérique du plan physique.

« Seulement ces larves égrégorisées sont beaucoup plus dangereuses que les larves simples. Dans celles-ci, il n'y a rien d'étranger à celui qui les a émises ; si elles ne peuvent pas atteindre le destinataire avec efficacité, elles disparaissent et c'est tout. Tandis que les larves égrégorisées ont une certaine indépendance ; les esprits, de quelque nature qu'ils soient, demandent à vivre. Si le destinataire est rebelle ou si une protection l'empêche d'être entamé, la larve retourne sur celui qui l'a émise et vit à ses dépens. Il peut en résulter pour lui des accidents et des inconvénients très graves. Si, au lieu d'une larve égrégorisée, il y en a plusieurs, c'est la mort à peu près certaine, surtout quand ces larves sont la conséquence de ce qu'on appelle un envoûtement de mort ou un envoûtement à la mort.

... « Un Egrégore peut naître et mourir sans pour ainsi dire avoir vécu... La vie d'un Egrégore peut se prolonger pendant des siècles et des siècles en conservant toute sa force. Tel est le cas de l'Egrégore Christique, qui vivra jusqu'à la consommation des siècles.

« L'Egrégore (d'un mot grec qui signifie : celui qui veille), veille toujours et c'est en cela qu'il mérite son nom. Son action consiste en avertissements, commandements, directions et combats. L'Egrégore avertit les hommes qui contribuent à l'entretien de sa vie, il les met au courant des dangers qui peuvent les menacer et leur donne des conseils pour les éviter ; il leur donne aussi des renseignements pour l'action qui leur incombe. Il commande à un nombre variable d'esprits, quelquefois à des multitudes qui exécutent, chacun selon sa spécialité, les opérations nécessaires, dans l'invisible. Il dirige toutes ces actions complexes et combat les puissances adverses, telles qu'Egrégores opposés, puissances isolées ou coalisées. Ces combats sont quelquefois acharnés. » (Dr R.)

Selon Saint-Yves d'Alveydre, il est « relativement facile de créer ou de susciter des Puissances instinctives, des Dominations destructrices, mais il est presque impossible de les effacer de la

biologie de la Terre et de sa substance primitive, à moins d'un Déluge ».

Chacun n'a-t-il pas constaté, en observant un groupe ou une foule, que leur valeur est inférieure à celle des individus qui les composent ?

« L'âme des foules est partout la même (écrit St. de G.), aveugle, crédule, perméable à toutes influences de bon et de mauvais aloi, et, sur toute chose, susceptible d'étranges revirements.

... « Il faut unifier cette âme multiple et divergente, afin de mettre à profit les forces qu'elle déploie — irrésistibles — quand on a su les grouper en fulgurant faisceau.

« C'est le mystère de la chaîne magique.

« La chaîne magique est un moyen sûr de créer des Potentiels collectifs, à qui rien ne résiste. Si les auteurs de la chaîne y mettent quelque persévérance et quelque intensité volitive, l'existence du colosse évoqué, d'abord contingente et mal définie, se précise et s'affirme à proportion ; il devient une Force subjugante et énergiquement assimilatrice, une Domination de ciel humain, il dévore et résorbe en soi, dans l'Invisible, les Puissances qui lui font obstacle sans être à même de sauvegarder leur autonomie. Dans le monde physique, c'est par ses membres qu'il agit, en inspirant aux individus réunis pour former son corps social, des impulsions, des passions et des idées dont ceux-ci ne songent point à se défendre, les croyant leurs...

« Qu'on évalue le développement dynamique où doivent nécessairement atteindre les Collectifs recteurs d'agrégations impersonnelles, Pouvoirs constitués, par exemple, ordres religieux, sociétés secrètes, toutes compagnies se perpétuant au service d'un principe, d'une idée, d'une volonté, d'un sentiment invariables, imprescriptibles, censés absolus !

« L'organisation normale de telles collectivités, avec son système de ressorts et d'engrenages assortis, en fait des corps vivants, perdurables à la façon d'un recrutement régulier ; ce sont là, dans toute la force du terme, des organismes physiques géants, où s'incarne une âme passionnelle vivante et vivifiante, pourvue d'un pouvoir irréfragable et réceptive d'un immortel Esprit.

« De telles institutions humaines, doublées dans l'Invisible d'un pareil support ontologique, deviennent les citadelles souvent inexpugnables des sectes, dans la bataille chronique des idées. A l'abri du rempart, les vieux partis prolongent la lutte, alors même qu'elle semble désespérée. Et dans les cas extrêmes, quand les corps so-

chaînes collectifs rarement atteint, par suite de la dispersion ou du massacre des membres qui les composent, l'âme collective demeure plus vivace que jamais. Elle survit aux liens dénoués, prompte à se refaire un corps, « sous un nom » ou « sous un autre », par l'agrégation d'individus sains et croyants qu'elle inspire et possède après les avoir séduits ; si bien qu'en se réincarnant elle se rajeunit, elle se transfigure, assume une vigueur nouvelle et inaugure un cycle nouveau de domination terrestre...

« Pas de chaîne magique plus redoutablement efficace que celle des volontés associées, dynamisées par la Foi. C'est au surplus que le Verbe humain déploie d'emblée ce qu'il affirme... Une fois clos le circuit d'enthousiasme religieux, rien ne tend à le rompre. Le courant, loin de faiblir, s'accentue avec le temps, car les éléments constitutifs de la pile psycho-dynamique non seulement se remplacent à mesure, mais encore se multiplient. L'être spirituel s'affirme, se développe et consacre bientôt son autonomie...

« Le secret de la chaîne magique se résume en un aphorisme dont voici les termes : créer un point fixe ou prendre appui ; y établir sa batterie psycho-dynamique ; et, de ce point élu pour centre, faire rayonner à travers le monde la lumière émanée par un vouloir nettement défini et formulé.

« C'est là une application de la célèbre devise alchimique d'Henry Kunrath : « Coagula, Solve ». « Coagula », c'est-à-dire, concentre le fluide à haute tension autour d'un centre équilibrant ; « Solve », c'est-à-dire, répands au loin le fluide dynamisé et soumis à ton vouloir ; darde-le vers l'objet sur quoi tu veux agir... Il dénote pour l'hiérophante la qualité d'élément « positif » dont le rôle est d'imbiber les âmes passives de son cercle...

« L'établissement de la chaîne secrète est rarement aussi méthodique, aussi voulu, aussi savamment combiné. Il arrive que ses éléments constitués, spontanément fournis..., se trouvent ou mal proportionnés entre eux, ou compromis par un mélange d'éléments hétérogènes. L'appareil fonctionne alors tant bien que mal ; mais il n'atteint qu'un minimum de rendement...

« Rien n'est plus certain que la plupart des grandes choses qui se sont vues s'accomplissant par les spécialistes de chaînes magiques, tendues consciemment ou non avec la Providence ou sans elle, à travers les enchevêtrements de circonstances plus ou moins favorables.

... « Il faut compter sur l'Égrégore... L'Égrégore a une volonté propre ; il explore et utilise, sans les consulter, les individualités de son groupement ; il se joue de leurs douleurs et de leurs joies, et

gagée à son égrégore avec leurs existences ; mais en retour, ces mêmes volontés individuelles peuvent évoquer l'Égrégore et s'en servir. Solidarité et réversibilité magiques.

... « Les grands courants de haine ou de générosité, de fanatisme ou de foi, sont une chaîne magique plus ou moins atteignant tous, qui est toujours la plus génératrice, sont régis par les Dominations collectives de l'Invisible, ces anges du ciel humain.

« De ces arcanes relève la création des grandes religions, comme la genèse des associations ténébreuses.

« Les verbes créateurs : bénédictions, anathèmes, puisent là leur force et leur efficacité. On ne bénit, on ne dévoue qu'au nom de quelque Principe, et conséquemment de quelque Puissance, traduction vivante du Principe abstrait. Par ces actes solennels, enfin, l'on attache à celui qui en est l'objet la protection ou la vengeance de l'Égrégore, tuteur de la Collectivité au nom de laquelle on prononce. » (St. de G.)

Et maintenant une dernière citation, tirée de l'ouvrage très intéressant d'Henri Durville : Mystères Initiatiques, composé d'après le Livre des Morts. L'auteur nous dépeint les funérailles d'un prêtre.

« La momie est conduite vers sa demeure d'éternité... On arrive à la nécropole. La momie est descendue dans l'hypogée où elle va demeurer. Les prêtres ont seuls le droit de l'y conduire. C'est une opération capitale...

« Le mort est placé sur la couche funèbre où il doit dormir sans trouble d'un éternel sommeil, mais il faut que son Double soit fixé près de lui dans la tombe... On le retient auprès du mort par des objets familiers...

« Autour de la couche et à profusion le sol est semé de statuettes. Ce sont les répondants de l'âme, qui feront office de serviteurs et rendront les soins nécessaires au Double.

« Tout cela n'est que le prélude de la cérémonie sacrée.

(Suivent de longues cérémonies qui se poursuivent nuit et jour pendant plusieurs jours.)

« Enfin le mort est protégé sur terre contre les impies ; il l'est, dans l'Invisible, contre les forces mauvaises.

« Une fois encore les prêtres s'unissent pour multiplier par leur nombre la force de leur pensée.

« S'aidant du rythme propice, ils forment un égrégore de protection qui aura pour support une statue, une stèle.

« Malheur à l'imprudent qui brave cette défense ! Le châti-

ment ne se fait pas attendre ! L'enceinte sacrée ne doit pas être franchie par un profane ; les évènements l'ont prouvé. »

Ceci nous montre que les prêtres égyptiens croyaient à la puissance protectrice des Egrégores, et à leur durée éternelle.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé ici le sujet extrêmement complexe des larves et des Egrégores. Mais nous espérons l'avoir expliqué suffisamment pour que chacun en déduise l'obligation qu'il a vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des groupements auxquels il pourrait appartenir, de discipliner sa pensée toujours davantage.

Nous disons : toujours davantage, car cette obligation, certes, il ne l'ignorait point. Innombrables sont aujourd'hui les ouvrages traitant de la pensée et de ses forces. Mais l'étude des larves et des égrégores rend plus évidente encore l'importance capitale que nous devons accorder à nos pensées. De même, elle nous fait mieux comprendre aussi le pourquoi des engagements que nous prenons lors de notre réception.

Nous l'avons vu, l'Egrégore est puissant aussi bien pour le mal que pour le bien. Puisque c'est un fait, mieux vaut en être pleinement conscient. De la naissance à la mort, nous avons affaire à des puissances invisibles bonnes ou mauvaises, et nous vivons dans une ambiance qui a sur nous une influence considérable, mais que nous laissons faire parce que nous n'en sommes pas conscients, peut-être aussi parce que nous sommes trop paresseux pour faire un effort.

Comme individus (et surtout si nous considérons que l'homme n'a pas été créé pour lui-même mais pour le Tout), nous avons le devoir vis-à-vis de nous-mêmes d'apprendre à maîtriser nos pensées, qui créent incessamment, afin de nous entourer d'entités bénéficientes ; vis-à-vis d'autrui, nous avons également le devoir de ne projeter que des pensées d'ordre élevé. Au simple point de vue égoïste, du reste, l'altruisme de nos pensées est pour nous la meilleure protection.

En ce qui concerne les groupes — les entités collectives — nous avons vu que l'Egrégore peut devenir une puissance si dominatrice qu'il conduit parfois le groupe plus loin que celui-ci ne l'aurait voulu ; il le fait même dévier dans une voie différente.

Mais ce danger n'existe pas si le but d'un mouvement est non seulement altruiste, et inspiré par un désir sincère de travailler pour l'humanité — comme c'est le cas pour le mouvement Polaire et pour d'autres groupements — mais encore et surtout si l'on travaille

sans idées préconçues, sans limitations quelconques, de près ou de loin, sur la pensée d'autrui.

Le Mouvement Polaire ne travaille pas en faveur d'une idée religieuse déterminée, d'un principe particulier ou d'une idée limitée quelconque. Agissant pour la Paix et la Fraternité, il travaille pour l'Humanité tout entière. Il a cela d'absolument spécial que n'importe quel individu voulant mettre de côté préjugés et parti pris, peut y adhérer. L'action Polaire consiste à augmenter l'Egrégore millénaire de la Fraternité et de l'Amour.

Les forces noires sont puissantes, très puissantes. Mais les Forces blanches, de par leur nature et leur essence plus élevées et plus subtiles, sont plus puissantes encore et finissent par vaincre. Il nous est demandé d'augmenter ces forces et d'aider à hâter la victoire.

« Peu de gens savent le bien qu'ils pourraient faire s'ils « savaient et voulaient. »

« L'homme à la volonté forte est mû de l'intérieur par la pure volonté et maîtrise continuellement les circonstances extérieures. »

Si les puissances invisibles n'avaient pas besoin de nous, elles n'auraient pas créé notre mouvement. Puisque nous avons été appelés à en faire partie, rendons-nous compte de la confiance qui nous a été accordée.

Appartenir à un tel mouvement ; travailler pour l'Egrégore de l'Amour et de la Fraternité ; agir avec les puissances du Bien pour un but sublime... amis Polaires, sommes-nous pleinement conscients de l'honneur qui nous a été fait et des graves responsabilités qui nous incombent ?

X



LA VIE POLAIRE

PARTIE CONSACRÉE AUX GROUPES DE LA FRATERNITÉ POLAIRE

Siège : 36, Avenue Junot, PARIS (18e)

•

Jours et heures de réception :

Le Centre Polaire est ouvert le lundi, de 15 à 18 heures. Le Président de la Fraternité Polaire et les Membres de la Direction reçoivent les autres jours sur rendez-vous.

DANS LES GROUPES

▪

PARIS

La permanence régulière du lundi, au siège de l'Œuvre, reprendra le LUNDI 17 OCTOBRE.

⁂

Comme suite à l'information parue dans les précédents Cahiers de Mai-Juin, concernant le GROUPE POLAIRE BRITANNIQUE et la reprise de sa plus grande activité, le Centre de Paris a le fraternel plaisir de confirmer aujourd'hui, par ces lignes, la bonne nouvelle.

La venue à Paris de délégués de Londres, en Juillet, a puissamment resserré les liens polaires entre les deux groupes et, tout en renforçant la base déjà existante, a permis la création d'un nouveau point de départ de la plus haute importance pour la réalisation de notre action fraternelle.

A NOS SŒURS

L'été de 1938 qui nous sépare — comme de coutume les autres étés, depuis huit ans — s'écoulera peu à peu et nous nous retrouverons bientôt à Paris, en Octobre, au Centre de notre Fraternité Polaire.

Quels seront alors les résultats de ces moments d'activité joyeuse et saine dépensée dans le cadre fortifiant de la nature, ou de repos, d'isolement, de silence, ceci suivant le cas particulier à chaque membre ?

Rapporterons-nous une belle moisson d'expériences de bonté, de fraternité, réalisées dans le cadre où nous aurons vécu ? Aurons-nous mis en pratique les conseils et directives d'existence équilibrée, échangés entre nous au cours des mois passés ? Aurons-nous su vivre — physiquement et spirituellement — mieux en accord avec l'harmonie simple et le rythme puissant ? Aurons-nous, enfin, augmenté notre trésor d'amour, de sagesse et de foi ?

Il en sera ainsi, n'en doutons pas ! Toute âme de bonne volonté recevant toujours la parcelle de lumière à laquelle elle aspire et qui vient enrichir son acquis.

N'est-ce pas lorsque nous nous retrouvons face à face avec nous-mêmes — comme durant cette période de transition — que nous avons l'opportunité précieuse de mieux nous examiner et de mieux nous connaître ? Car s'il est un devoir impérieux entre tous, c'est celui qui commande à tout être de se bien connaître.

Comment, en effet, pourrons-nous, avec certitude, nous dire prêtes ? Comment pourrons-nous affirmer, avec une exacte vérité, notre dévouement absolu à la grande cause divine et humaine si nous n'avons pas plongé en nous, profondément, le regard le plus scrutateur et le plus impartial ? C'est impossible !

Sans doute, en toute bonne foi, nous pouvons nous croire « prêtes », mais c'est insuffisant. Nous n'avons pas le droit aujourd'hui, devant la gravité de l'heure, de nous bercer d'illusions, et le discernement le plus éclairé doit toujours accompagner notre jugement.

Nous devons donc vérifier, par les faits journaliers de

notre vie, l'efficacité de notre force, de notre résistance, de notre foi, afin de ne point offrir au Constructeur une poignée de sables mouvants, inutilisables, au lieu du roc dont parle l'Evangile.

Pour bâtir la Cité Fraternelle des Temps nouveaux, sous le signe de l'Esprit, il faut, comme nous l'avons souvent dit, des matériaux d'une solidité et d'une pureté à toute épreuve, que rien, ni personne, ne puisse ébranler ni corrompre.

« Mais prêtes à quoi, et pour quoi ? », pouvez-vous peut-être encore demander, car les buts sublimes de notre Fraternité, quoique clairs, visibles, précis et maintes fois répétés, peuvent — en ce qui concerne leur réalisation humaine — ne pas présenter à tous les membres la même lumière révélatrice.

Prêtes à toujours mieux penser, parler et agir ! Prêtes à mieux aimer ! Toutes autres choses sont, de par la Volonté de l'Inconcevable, entre les mains de Ceux qui nous dirigent de leur retraite inviolée, sur les sommets éblouissants !... Cela veut dire que si on nous demande davantage, nous devons être à même de donner davantage, de pouvoir tout donner !...

Frères et Sœurs de toutes les nations, nous sommes les colonnes qui soutiennent le Mouvement Polaire, dont l'extension et la propagation dans le monde seront l'œuvre du proche demain, si nous avons su préparer le présent, si les colonnes que nous sommes demeurent inébranlables dans la tourmente et au souffle impétueux des passions.

Mais comment nous, humbles et simples cœurs, ignorés de tous, pourrons-nous réaliser ce labeur de Titans ? Ne prenons point de peine des moyens qui seront donnés pour permettre d'atteindre un jour ce but, soyons prêts en devenant plus fraternels, c'est la seule chose qui nous soit, pour l'instant, demandée. Pour tout le reste : Dieu y pourvoira plus largement encore que notre faible entendement peut en avoir la prescience.

Nous pourrions — fort justement aussi — rapporter au Mouvement Polaire, ces paroles prononcées par les Sages au sujet de « CELUI QUI ATTEND » : Aujourd'hui, il est

inconnu et lointain ; demain, il sera grand par la volonté du Très-Haut !...

Quelles que soient l'attente, la face ou la durée des événements, notre inaltérable confiance, notre présence fidèle sont le gage certain de la solidité de notre foi : l'Impossible est un mot que Dieu ne connaît pas !

« Eh bien ! — ajouterez-vous sans doute et avec raison — quelle sera la preuve, ou les preuves successives, qui nous démontreront la disparition de nos faiblesses, les progrès accomplis, et nous assureront que nous sommes réellement dans la voie de la préparation bienfaisante nous rapprochant du but ? »

L'OUBLI DE NOUS-MEMES, mes Sœurs, et rien d'autre ! C'est peu de chose, semble-t-il, mais c'est immense et difficile, car tout Bien en découle. Le détachement de tout ce qui nous touche personnellement, dans la joie ou la peine, dans nos futiles ou grands tracas, dans nos détresses et nos misères petites ou profondes !...

L'oubli de soi-même, tout est là ! C'est la clé d'or du Jardin de la Connaissance, car l'être qui ne se penche plus sur lui-même, apprend à se pencher sur tous, et pénètre ainsi dans la clarté du vrai !

Et c'est sous ce signe, expression du véritable amour, que nous reprendrons contact le lundi 17 octobre dans notre chère salle de l'Avenue Junot.

Nous n'avons plus que peu de temps, pensons-y ! Ne remettons pas à plus tard une règle de vie de cette importance, il pourrait être trop tard...

Que tout ce qui nous est personnel s'efface donc aujourd'hui devant l'urgente nécessité de nous donner davantage à la cause sainte qui est nôtre. C'est à ce prix seulement que nous demeurerons parmi les Serviteurs, c'est par cette offrande que nous saurons reconnaître l'honneur d'avoir été appelées, et l'amour sans borne de l'Ineffable qui nous a conviées à la collaboration de Son œuvre de Justice et de Paix pour tous les hommes à travers le sentiment de la Fraternité.

Le Chef du Groupe Féminin.

GENÈVE

Dans cette époque troublée, où sont déchaînées les forces de violence, nous réunissons, dans le Groupe Suisse, toutes nos puissances mentales pour élever notre esprit vers la Lumière et travailler à l'Œuvre de la Paix.

L'activité du Groupe étant ralentie vu la période des vacances, chacun des membres disséminés dans la montagne, au milieu de la reposante nature, essaie de concentrer son esprit vers les grandes Forces du Cosmos ; tandis qu'un petit noyau de polaires demeurés à Genève se réunit, formant toujours le lien entre les âmes.

Nous essayons d'attirer l'équilibre dans l'esprit de ceux qui tiennent les destinées de notre pauvre monde, priant l'Etoile de les guider, de les éclairer dans leur tâche difficile.

Nous nous préparons aussi au travail de l'hiver, espérant que nos prières réunies le rendront fécond, et que l'harmonie règnera enfin sur le chaos existant dans tant de pays.

LE GROUPE DE SUISSE.

Pour la Suisse : s'adresser, à GENEVE, 1, rue du Cloître.



UNION DE PENSEE

Voici les trois heures quotidiennes de l'Union de Pensée Polaire déjà mentionnées dans nos CAHIERS de Décembre 1933 :

8 Heures le matin.

MIDI, tout particulièrement pour la PAIX !

21 Heures le soir.

PÉCHÉ ET SOUFFRANCE

Double aspect du Mal [1]

●

AVANT de parler sur ce problème il s'agit de définir ce que nous entendons par le mot « Mal ». Est-ce le péché ? Est-ce la souffrance ? Je crois, qu'en général, il est permis de dire que nous considérons comme mal tout ce qui, à notre idée, n'est pas conforme au bien spirituel ou matériel de l'homme pris en particulier ou collectivement, et nous considérons le « bien » de l'homme et son « bonheur » comme chose « identique ». Donc, tout ce qui est contraire au « bonheur » de l'humanité, voilà le « mal ».

S'il s'agit de la maladie, de la mort, de la pauvreté, de la faim, de la soif, le bonheur est menacé d'une façon « immédiate ». S'il s'agit du péché, le bonheur est détruit d'une façon indirecte, mais le péché a presque toujours pour résultat de nuire au bonheur du prochain, vu que la plupart des péchés sont contre la charité. Il existe aussi des péchés qui sont entièrement personnels, lesquels ne nuisent à personne mais qui, tôt ou tard, font souffrir celui qui les commet. Pour les Chrétiens, enfin, non seulement le péché entrave le bonheur « ici-bas », mais il voue le coupable à des souffrances atroces dans « l'au-delà ».

Or, si le péché n'entrainait pas une expiation sur terre ou une menace du bonheur dans une vie future, il me semble douteux que la conception du péché comme étant le « mal » existerait. Ceux qui n'y voient qu'une tache, qu'un retard dans la perfection de l'âme, même ceux-là songent implicitement à une privation de bonheur, puisqu'ils considèrent la perfection de l'âme et son bonheur comme deux choses inséparablement unies. Voilà pourquoi, pour eux aussi, le péché c'est le mal.

Après avoir défini le mal, la question suivante se pose : pourquoi Dieu a-t-il créé ou a-t-il permis le mal ? D'où vient le mal s'il ne vient pas de Dieu ? Pourquoi existe-t-il quelque chose sur la terre qui est l'ennemi du bien, donc du bonheur des êtres ?

Et si Dieu est l'auteur du mal, ou s'il l'a permis tout en pouvant l'empêcher, comment peut-on dire que Dieu soit bon ? Et s'il n'a pas pu l'empêcher, comment peut-on affirmer qu'il soit tout-puissant ?

Pour répondre à ces questions il faut remonter à l'origine et aux

(1) Article tiré de la Conférence faite par l'auteur au Centre Polaire de Genève

conséquences du mal ; d'abord à l'origine et aux conséquences de l'acte que l'on nomme « péché », ensuite à l'origine et aux conséquences de la souffrance. Et lorsque nous aurons considéré ces deux aspects du mal, je crois que nous pourrons en tirer beaucoup de conclusions, qui nous faciliteront l'exercice de la fraternité polaire en ce qui concerne l'indulgence que nous devons montrer vis-à-vis des fautes d'autrui, et la consolation que nous devons donner à ceux qui souffrent.

Pour comprendre l'origine du péché il faut connaître d'abord la constitution de l'homme. Nous pouvons le considérer comme composé de cinq natures diverses qui toutes obéissent à des lois spécifiques et ont des tendances souvent opposées. L'homme appartient, en effet, au règne minéral par la matière physique de son corps, au règne végétal par les fonctions de ses organes digestifs, respiratoires et générateurs, au règne animal par la sensibilité et l'instinct, au règne humain par les fonctions de la pensée abstraite, au règne spirituel par son idéalisme.

C'est dans la sphère de l'idéalisme qu'il faut placer la conscience que nous avons : de lutte, de tentation, de faute et de responsabilité. La sphère de l'idéalisme c'est celle de l'âme, celle de l'esprit, du moi qui survivra, du moi qui est tour à tour héroïque, ignorant ou coupable.

Et le mal, où faut-il le chercher ? Est-ce de l'âme que vient l'idée du mal ? Est-ce l'âme qui conçoit le péché ? Ou bien y a-t-il dans la sphère spirituelle un être qui serait le mal personnifié, le mal créé par Dieu, et qui s'attaquerait à la paix et au bonheur de l'homme ? Ou bien le mal se trouve-t-il peut-être dans un des autres plans de notre humanité, le plan humain, animal, végétal, minéral ? Non, je crois que si nous examinons attentivement la composition psychologique de la nature de l'homme, il nous faudra convenir que le mal comme tel n'existe pas en lui.

Ce qui existe c'est une lutte entre les plans si différents qui le composent, une lutte entre les aspirations des vies végétatives, animales, humaines et spirituelles, qui tendent à leur conservation et à leur perfection, conformément à la loi universelle du monde cosmique. Cette lutte se retrouve partout dans la nature. C'est, chez la plante, la lutte entre la poussée de la sève vitale et la loi de la pesanteur qui voudrait empêcher la fleur de monter vers le ciel. C'est, chez l'animal, la lutte entre l'instinct maternel qui va jusqu'à sacrifier sa propre vie pour ses petits, et les exigences de cette vie elle-même qui voudrait persister dans l'être. C'est, chez l'homme même le plus dépourvu d'idéalisme, la lutte entre la passion sexuelle et l'ambition, ou bien, chez la femme, entre la gourmandise et la vanité.

L'origine de la tentation c'est donc la nature complexe de l'homme. Mais tandis que chez les plantes et les animaux c'est toujours le degré de vie supplémentaire qui triomphe, chez l'homme, hélas, il n'en est point ainsi. La fleur pousse malgré la résistance que lui opposent les lois de la pesanteur ; l'animal se sacrifie à ses petits, le mâle pour la femelle, malgré l'excitation de la faim ou la répugnance de mourir. Mais l'homme souvent « oublie » qu'il est « homme », et vit comme les bêtes ou comme les plantes.

L'idée de voler, de tuer, ne vient pas de son âme spirituelle, mais de la bête qu'il porte en lui, et qui ne connaît pas d'autre loi que celle de la conservation de l'espèce. Pour les animaux, il n'y a pas de propriété, ni respect de la vie lorsqu'il s'agit de se nourrir ou de se défendre, de s'unir à la femelle. Mais comment se fait-il que l'homme, seul dans la nature, ne sache pas se dompter comme l'animal sait le faire pour la propagation de l'espèce ?

C'est que l'homme est faible..., ou disons plutôt : l'âme de l'homme est faible. La faiblesse... voilà le seul péché, et qui n'est en somme que « désordre ». Oui, le péché, c'est le désordre dans la nature ; le péché, c'est toujours un « trop », ou un « trop peu ».

Le péché est donc une fausse distribution de l'importance qui doit être donnée aux différentes natures qui entrent dans la composition de l'homme. On peut donner trop d'importance à la vie sensible ou végétative en sacrifiant le devoir à un amour défendu, ou en sacrifiant la clarté de l'intelligence à la gourmandise. Mais on peut aussi donner trop peu d'importance à la vie physique en nuisant à sa santé par la recherche du plaisir illicite. La vie humaine est dans un déséquilibre continuel, et celui qui trouve toujours le juste milieu est un saint.

Mais cette faiblesse de l'âme qui est la source du péché, et cette ignorance de l'âme qui nous fait tâtonner toujours et commettre des erreurs, même lorsque nous sommes forts..., ces deux imperfections de l'âme, d'où viennent-elles ? Dieu a-t-il donc, en créant l'homme, fait une œuvre manquée ? Soit par cruauté, soit par impuissance, nous a-t-il choisis pour être, nous seuls dans l'univers, les victimes du désordre, de l'ignorance, de la faiblesse ?

Pour nous convaincre du contraire, il suffit de considérer la vie à travers les âges, dans les époques primaire, secondaire, tertiaire. Il suffit simplement de regarder la vie pousser et se développer autour de nous. Y a-t-il rien qui arrive au monde à l'état achevé ? Ni les espèces animales, ni les graines de la plante future, ni même l'enfant né, commencent leur existence à l'état de perfection. Partout il y a croissance, évolution, transformation de formes. Il y a des évolutions rapides, et il y a des évolutions lentes qui traînent à travers des milliers de siècles. Et le philosophe Bergson n'aurait-il

peut-être pas raison en attribuant certaines formes imparfaites du règne animal à des erreurs, à des tentatives manquées de la nature ?

Sans se prononcer sur Bergson, il suffit d'appliquer à notre âme cette philosophie de l'effort — qui, à travers les faiblesses et les erreurs, aboutit pourtant à sa fin — pour comprendre la faiblesse et les erreurs de l'homme.

Dieu aurait créé l'âme de l'homme comme la plante produit la graine. Il aurait laissé à notre effort individuel la tâche de développer tout ce qu'elle contient en germe : sagesse et liberté. La sagesse nous l'obtenons par la souffrance dont je vais parler tout à l'heure. La liberté nous l'obtenons en résistant à la tentation, autrement dit en établissant la souveraineté de notre âme sur les autres aspects de notre nature. Dieu n'a pas créé le péché, mais il nous a donné une œuvre à achever. Nous le savons tous obscurément, et voilà pourquoi nous avons tous honte lorsque nous sommes faibles. Pécher, c'est être faible, c'est manquer à la grande tâche qui nous a été posée. Le remords qui suit la faiblesse, c'est la conscience d'avoir trahi l'œuvre qui nous a été confiée.

Voilà ce qu'est le péché. Parlons maintenant de ses conséquences.

Le péché qui, à son origine, n'est qu'une faiblesse, ne tarde pas à prendre des formes diverses et multiples. Chaque faiblesse entraîne une difficulté de plus à vaincre la tendance ennemie du bien, et elle a pour conséquence une augmentation de la force de cette dernière. Non seulement nous pouvons suivre dans une seule vie l'évolution du caractère vers le bien ou le mal, selon le degré de fermeté que l'âme montre en face de la tentation, mais, en outre, nous pouvons suivre à travers les siècles les ravages de l'hérédité.

Les premiers hommes naissaient sans doute libres de toute propension au mal autre que celle résultant de la complexité de leur nature. Or, il n'en est plus ainsi aujourd'hui, nous portons les tares de nos ancêtres. Nous avons tous l'empreinte que des milliers de siècles de vie désordonnée posent impitoyablement sur chaque nouvel enfant qui voit le jour. Oui, nous ne pouvons plus même retrouver la trace de ces premiers hommes que la faiblesse n'avait pas encore corrompus. Si loin que nous remontions à travers les âges, nous trouvons le vice et le péché. Et cependant puisque nous assistons d'autre part, tous les jours, à la naissance de vices nouveaux, et à la chute de caractères bons et nobles, mais faibles, nous pouvons retracer quelle a dû être l'origine du péché, comme les astronomes retracent l'histoire de l'origine de notre monde en assistant, par moyen du télescope, à la naissance des mondes nouveaux.

Et voilà pourquoi notre terre est peuplée aujourd'hui d'un nombre d'hommes que nous appelons mauvais, méchants et vicieux, dès

leur naissance. Voilà pourquoi, pour tant d'entre nous, la vertu demande de l'héroïsme et devient quelquefois même impossible.

Je passe maintenant au second aspect du mal : celui de la souffrance.

Parlons d'abord aussi de son origine. La souffrance peut être physique ou morale. La souffrance physique nous l'avons en commun avec l'animal qui aussi sent la faim, la soif, la fatigue, la douleur causée par une blessure. Son but est d'être un avertissement de la nature pour nous enseigner à vivre. En outre il faut aussi se rappeler que si nous ne pouvions pas souffrir nous ne pourrions pas jouir non plus. C'est la même sensibilité qui tantôt excite agréablement et avec la modération voulue, tantôt désagréablement et avec immodération, qui nous cause tantôt la joie, tantôt la souffrance.

Mais si la souffrance physique, elle, doit servir à protéger la vie, la souffrance morale a-t-elle le même rôle ? Une mère qui souffre de se séparer de son enfant peut bien se demander comment sa souffrance peut être utile à la protection et à la conservation de la vie. Et de fait l'animal ne souffre pas de se séparer de ses petits lorsqu'ils ont grandi ; il ne les reconnaît même pas. Je ne donne qu'un seul exemple des formes multiples que la souffrance morale peut prendre ; mais tous nous pouvons compléter la liste par un simple retour sur nous-mêmes. Quelles sont donc l'origine et l'utilité de cette forme de souffrance qui se trouve répandue dans toutes les vies et qui semble ne servir à rien, si ce n'est à nous rendre malheureux ?

Pour la vie animale, nous l'avons vu, l'origine de la souffrance est la sensibilité qui est simultanément la source de toute jouissance physique et qui sert à conserver et à développer la vie. Mais nous, être humains, nous n'avons pas seulement une vie physique, nous avons aussi une vie spirituelle. Et cette vie spirituelle doit-elle aussi être protégée contre les mille dangers qui la menacent, doit-elle aussi se développer et grandir ? Pour elle aussi il existe des lois, des normes, dont l'observance, ou la trahison, entraîne des conséquences qui se traduisent en une augmentation ou en une diminution de vie.

Pour connaître ces lois nous avons, nous autres humains, une sensibilité spirituelle qui correspond à la sensibilité du corps physique. Cette sensibilité spirituelle est pour nous comme la sensibilité du corps, la source non seulement de nos souffrances morales, mais aussi de nos joies les plus profondes. Et elle a pour but de nous guider, d'être notre éducatrice dans la vie spirituelle, de protéger et « élever » notre âme. Tout ce qui épanouit, fortifie, développe notre âme spirituelle, s'accompagne d'une profonde joie ; tout ce

qui la contraint, l'opprime, s'accompagne de tristesse. Je sais qu'au premier abord cela doit vous paraître absurde, puisque si souvent c'est précisément l'exercice de la vertu qui nous fait souffrir. Mais je crois que tout s'éclaircira maintenant que je vais analyser les « conséquences de la sensibilité physique et spirituelle » qui se trouve à l'origine de toute souffrance.

Nous verrons combien nos réactions sont complexes et combien souvent la joie et la douleur coïncident, se mélangent, subsistent simultanément, et nous verrons que la cause de cette complexité est la complexité de notre nature elle-même. Nous verrons aussi que la sensibilité — qui ne devait servir qu'à une fin utile — nous cause souvent des souffrances inutiles, puisque nous n'avons pas voulu obéir à ses avertissements, puisque nous nous sommes révoltés contre les lois de la nature. J'ai dit inutiles. Mais le sont-elles vraiment ? Non, elles sont plutôt superflues, elles auraient pu être évitées par une vie plus sage, mais elles ont toujours un but : celui de nous « ramener » à la voie droite, de nous faire comprendre et regretter les erreurs que nous avons commises, celui de nous les faire éviter à l'avenir.

Imaginons un être qui vivrait en conformité complète avec la nature, qui ne se servirait des sens physiques et de la sensibilité morale que pour la propagation et la perfection de la vie. Imaginons aussi qu'il n'est nullement affecté par aucune hérédité malfaisante quelconque. Et bien, quelle sera la différence entre la vie de cet homme et la nôtre ? Comme les animaux de la jungle, il sera étranger au cancer, à la tuberculose, à la fièvre typhoïde, au rachitisme, à la goutte, au mal de dents, aux nombreuses maladies qui nous guettent de toutes parts, et nous rendent les martyrs et les esclaves de notre corps.

Je ne dis pas, cependant, que « toute » souffrance physique sera supprimée. Si une pierre se détache de la falaise et tombe sur le pied d'un animal, elle lui causera bien une blessure et de la douleur. Il en sera de même d'un homme, même s'il observe dans sa boisson, sa nourriture, ses habitudes et son logement, toutes les lois de la nature. Mais faites la comparaison entre l'homme et la bête, et vous mesurerez toute la différence qui existe entre la « proportion » de souffrance physique dans une vie opposée aux lois de la nature, et une vie qui respecte ses ordonnances.

Je dis que la plus grande partie de nos souffrances vient de ce que nous avons dévié de la voie droite, mais je ne prétends pas savoir, dans notre état déchu actuel, quel est le chemin de retour, ni d'où nous sommes partis. De même que chaque espèce animale a ses habitudes propres, l'espèce humaine doit, elle aussi, avoir un mode de vie propre. Donc il ne suffit pas, pour retourner à la

nature, de vouloir simplement imiter les bêtes, mais de trouver quelle est la vie qui nous est naturelle, savoir par quels degrés gradués y retourner ; voilà une étude qui est du domaine des savants et des médecins. Dans ma conférence, je veux seulement en indiquer l'existence comme explication de nos maux physiques actuels.

Et dans la vie de cet homme obéissant à la voix de la nature, que se passe-t-il du côté du cœur ? Connaît-il la souffrance de l'âme ? Je fais la supposition qu'il soit aussi obéissant et aussi éclairé pour les choses de l'esprit que pour les choses du corps. Alors que se passe-t-il ? Il aime d'un grand amour, d'un amour immense le Créateur de l'univers et, par l'étendue de cet amour, il aime aussi tout ce qui est contenu dans cet univers, tout ce qui a sa source de vie et d'existence dans l'Etre Suprême qui est à l'origine de toutes choses. Il aime... et son amour lui fait comprendre que tout est UN, qu'il n'y a pas de séparation, de division, de grand et de petit, de « moi » et de « toi », mais que, pour se servir des paroles du Christ lui-même : « Nous sommes UN, comme le Père et le Fils ne forment « qu'UN ».

Vous le savez bien, c'était le souhait suprême du Christ que tous les hommes s'unissent dans cette unité de l'amour car cette unité efface, supprime l'égoïsme, et l'égoïsme le désir de posséder, de nous distinguer, d'être honorés, de nous faire une place soit dans le monde, soit dans les esprits ou dans les cœurs, une place « particulière à nous », exclusive, n'est-ce pas là l'origine de beaucoup de nos souffrances ? N'est-ce pas aussi l'inquiétude et le doute où nous a plongés notre rationalisme outré, ce rationalisme qui nous a fait perdre le don de l'intuition, de voir et de sentir Dieu et le vrai, de façon immédiate ?

Si nous pouvions consacrer à la méditation, au silence intérieur, le temps que nous donnons aux préoccupations et aux activités inutiles, peut-être retrouverions-nous le chemin qui conduit à la perception des vérités spirituelles, à la vision qui enlève au voyant le fardeau de la souffrance du cœur. Considérez les saints, les mystiques ! Y eut-il jamais des hommes plus heureux malgré toutes les misères extérieures de leur vie !

Donc, si la pratique de la vertu nous cause souvent de la souffrance, ce n'est pas dans notre âme spirituelle que nous souffrons, ce sont toutes nos natures inférieures à celle-ci qui protestent et se révoltent ! Le corps physique, lui aussi, gémit lorsque le chirurgien lui enlève une tumeur, pourtant peu après il se relève avec un sang régénéré et pur.

Mais puisque l'humanité erre par faiblesse ou par ignorance, que pouvons-nous faire pour la relever et la secourir ? Mes chers frères et sœurs, le plus grand, le plus efficace des remèdes est tou-

jours l'amour. Commençons par aimer les hommes, par les comprendre, par compatir à leur faiblesse. Ce n'est plus une chose difficile d'excuser une faute, de traiter avec indulgence le plus révoltant des mortels, si nous n'oublions jamais quel grand rôle jouent l'hérédité, l'éducation et l'entourage, dans la formation du caractère d'un homme. Serions-nous meilleurs dans les mêmes conditions et si nous étions venus au monde avec le même fardeau de tares héréditaires ? Sommes-nous vraiment plus forts ?

Comment saurions-nous jamais quel est le bilan des efforts, des victoires et des défaites de l'homme que nous osons juger, condamner ? Comment comparer son bilan avec le nôtre ? Et puisque non seulement nous sommes faibles, mais encore sujets à l'erreur, comment, lorsque nous voulons juger les actions des autres, pouvons-nous être certains d'avoir toujours raison ?

Je ne sais plus qui a dit : « Comprendre, c'est tout pardonner », mais je suis sûre que tous nous sentons ce que ces mots contiennent de vérité. Comprendre, oui, il faut comprendre. Et même si les fautes et le caractère déplorable d'un homme étaient uniquement le résultat de sa propre faiblesse, il faudrait encore comprendre, toujours comprendre.

Je sais bien qu'il existe des êtres qui semblent n'avoir aucune conscience de leur esclavage, qui semblent triomphants et heureux après avoir écrasé leurs victimes. C'est à ces hommes-là qu'il est le plus difficile de pardonner. Pourtant eux aussi sont à plaindre puisqu'ils sont tombés si bas dans le crime et l'erreur qu'ils s'y sentent heureux... Et toujours nous devons nous poser cette question : Dans les mêmes circonstances, avec le même caractère, aurions-nous fait mieux ?

Je voudrais que cette causerie donne aussi quelque consolation à ceux qui souffrent, et qu'elle nous aide à trouver des mots pour redonner du courage. Aucune souffrance n'est inutile, mais il appartient à celui qui souffre de savoir la rendre utile. Acceptée comme un avertissement, une purification, un guide qui nous indique le chemin du bien et du vrai, la souffrance devient pour l'homme une bienfaitrice. Elle le rapproche de la perfection et par là même du bonheur. Mais tolérée avec dégoût, avec révolte, avec persistance dans l'aveuglement et l'erreur, non seulement elle reste stérile, mais elle nous conduit à de plus grands malheurs encore.

La souffrance morale nous apporte la lumière et la pureté. La souffrance physique veut nous apprendre à vivre. Et lorsque nous en sommes les victimes innocentes, la souffrance ne cesse de contribuer toujours à la force de notre âme. La souffrance nous fait réfléchir, lutter, elle nous stimule à chercher la porte par où nous évader de sa prison.

Que d'âmes qui ont vécu comme des papillons, à la surface seulement de leur être, qui ne savent pas ce que c'est qu'une vie intérieure, et qui sont amenées par la pauvreté, l'isolement, la perte d'un être aimé, ou par la maladie, à trouver en Dieu, en elles-mêmes, dans le travail, la méditation ou le dévoûment, le bonheur qu'elles avaient l'habitude de demander à l'ambition, à la richesse et aux parties de plaisir.

Un grand nombre d'hommes croient à la réincarnation ; un grand nombre croient au purgatoire... En tous cas je crois bien que, soit en revenant sur cette terre, soit dans une autre vie qui prolongera celle-ci dans une sphère spirituelle, nous continuerons l'œuvre commencée ici-bas jusqu'à son achèvement, et que chaque souffrance nous rapproche du but final. Par conséquent même les souffrances d'une fin de vie — que nous ne pouvons plus recommencer — ne seraient pourtant pas perdues.

Pourquoi en effet supposer qu'il n'y ait pas de parallélisme entre la vie spirituelle et la vie matérielle ? A travers le renouvellement des formes physiques quelque chose persiste qui nous fait reconnaître les traits de l'aïeul dans son arrière petit-fils. Et la substance de notre corps lui-même, renouvelée tous les sept ans, n'empêche pas que « A » reste « A » à travers tout le cours de sa vie. En serait-il autrement de l'esprit ? Sa vie finirait-elle avec notre brève vie terrestre, tandis que la semence des corps physiques poursuivrait son évolution à travers les siècles ?

Lorsque la douleur frappe à notre porte, répondons à son invitation en détournant notre regard de la vie superficielle pour le plonger dans les fonds cachés qui nous révèleront l'importance relative des biens et des maux d'une vie éphémère qui n'est pas un but, mais un stade dans un long voyage.

Et souvenons-nous que celui qui ne craint plus la souffrance, ni physique ni morale, a une force véritable, indomptable et qu'il a acquis la liberté humaine ; la voie de la perfection et du bonheur n'a plus d'obstacles pour lui.

Amour, lumière, force, je clos ma conférence sur ces termes.

Leur absence a créé le mal. Et c'est en passant par la voie douloureuse du mal lui-même que nous devons reconquérir notre héritage perdu.

Joyce RICKE-HIDDINGH.

●

PENSÉES SUR LA FOI

●

Dans les temps ténébreux et pénibles que nous traversons avec angoisse, n'est-il pas de circonstance de parler de la Foi, et de remettre en lumière ce bien que chacun possède en lui-même ?

C'est sans doute assez difficile et un peu prétentieux de vouloir parler de la Foi ; cependant, n'est-il pas utile de ramener l'esprit et le cœur à ce chemin sans lequel il n'est nul but et nulle espérance ?

Nous possédons tous une parcelle de Foi qui nous vient de Dieu, comme nous sommes nous-mêmes émanation de Dieu ; c'est un tout indivisible et bien difficile à concevoir dans sa grandeur et sa puissance, car ce qui vient de Dieu est infini.

Quel paradoxe ! Nous possédons tous la Foi, et pourtant combien sont peu nombreux ceux qui peuvent la mettre en puissance ! Ce sont, sans doute, les plus humbles, ceux dont l'esprit n'offrira jamais cette puissance qu'au service du Bien et de l'élévation spirituelle ; pour l'égoïsme ou l'orgueil, elle reste enveloppée dans les plus épaisses ténèbres.

En résulte-t-il donc que chacun puisse faire vibrer la Foi ? Assurément, mais à la condition d'écarter de lui-même l'égoïsme et l'orgueil, et de rechercher constamment son perfectionnement vers le Bien ; ce sera le guide sûr qui le conduira vers la Lumière.

Chercher à comprendre ou à analyser la Foi est vraiment bien grand pour notre esprit, mais comparons : si nous considérons un beau ciel bleu, profond, pouvons-nous comprendre ? Non, et cela existe ; les étoiles suspendues par quelle force dans ce ciel — et dont certaines sont à des distances et d'une grosseur où l'imagination se perd — le grain qui germe, l'orage qui se forme, tout cela est mathématique dans l'équilibre et l'ordre des mondes, et nous ne pouvons toujours pas comprendre ! Il en est de même de

tout ce qui touche si peu que ce soit à l'infini, nous ne pouvons comprendre, mais nous en constatons l'existence ; ainsi en est-il de la Foi.

Et nous avons cette Foi, qui nous vient de Dieu en dépôt, comme le grain est lui-même en dépôt au grenier ; alors, il faudrait faire germer ce grain, lui faire prendre vie, et pour cela lui donner le terrain propice. Voilà où commence la difficulté et où se retrouve le paradoxe : posséder un bien, une puissance et ne pas savoir s'en servir, ignorer même qu'on peut les posséder !

Cependant, n'est-ce pas la Foi qui a permis de faire des miracles, de donner la vie, car la Foi construit et ne détruit point ! Mais l'homme étant trop souvent un destructeur, ici se trouve sans doute la cause qui ne permet qu'à très peu d'individus de pouvoir accomplir des miracles, de créer, de donner la vie ; cette vie, qui est elle-même immatérielle, que nous trouvons partout, même dans les corps les plus inertes et à l'état latent, ou sous une forme invisible à nos sens, ce que nous ne pouvons ni expliquer ni comprendre.

Pourtant, dire que la Foi permet de créer ceci ou cela doit être une faute, car dans l'Infini tout existe, la vie elle-même, émanation suprême, est partout. La Foi ne permettrait donc que de faire entrer en action, de coordonner les vibrations qui nous entourent, dans des buts utiles à la bonne marche générale ; ceci dans l'ensemble des lois naturelles et supérieures desquelles nul ne peut s'écarter, et où nulle catastrophe n'est possible car tout est mathématique et parfaitement équilibré.

C'est dans cet équilibre, où le moindre atome joue son rôle, que la Foi peu et doit être agissante, mais toujours exactement et dans un sens unique : construire le Bien ! C'est vers cet équilibre, plus ou moins parfait dans nos moyens, que nous devons tendre notre esprit et notre bonne volonté ; c'est en cet état que la Foi brillera en nous-mêmes et nous mettra en puissance du Bien.

Pour réaliser un tel équilibre, n'avons-nous pas autour de nous la Nature qui en est le vrai symbole, et de laquelle beaucoup d'humains se sont trop détachés !

Combien la connaissent vraiment cette nature, même

parmi ceux qui la côtoyent tous les jours ? Et pourtant n'est-elle pas admirable, n'est-elle pas, non seulement le symbole, mais le modèle de l'équilibre pour nos sens matériels, et n'est-elle pas le lien avec le spirituel, surtout si nous suivons de près toutes ses évolutions qui ne sont que vie !

Au sein de la terre elle-même, dans ce qui naît et grandit, sous les aspects les plus divers, dans la plus infime structure, ne trouvons-nous pas aussi la Beauté dans la forme et la couleur ? Comment ne pas admirer la grâce qui se dégage des contours de la plus simple feuille, la merveilleuse couleur des fleurs, le ruissellement d'un beau lever ou d'un beau coucher de soleil ?...

Tout cela n'est-il pas fait pour que naissent en chacun les plus profondes méditations sur les mystères de la nature, pour nous laisser entrevoir que ce que nous contemplons est l'œuvre de ce que nous ne pouvons voir, ni ne pouvons comprendre, mais doit faire apparaître en l'esprit un peu de Foi, de par les impressions qui s'en dégagent et que ressent à tout instant celui qui veut bien lire et observer dans le Livre de la Nature.

En nous approchant d'elle, nous pourrons puiser là tous les éléments de la Foi qui nous amènera à la vraie, à la pure Lumière.

Voilà, mes frères, quelques lignes bien concises sur un sujet bien grand ; ce sera tant mieux si elles peuvent donner ou faire éclore quelques idées. Il faudrait un volume bien important pour laisser entrevoir les innombrables façons dont on peut prendre guide dans la nature, source de méditation dans la Foi, et source de bonté et de fraternité polaires.

L. V.

●

Il est rappelé à nos lecteurs que les articles publiés n'ont aucun caractère officiel et engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

Imp. de Montmartre, 4, pl. J.-B.-Clément. Le Gérant : J. CORNIOL